

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**48/4 | 2007**  
**Varia**

---

# Alexei Yurchak, Everything Was Forever, Until it Was no More

Andreï Kozovoï

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6100>

DOI : 10.4000/monderusse.6100

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 767-769

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Andreï Kozovoï, « Alexei Yurchak, Everything Was Forever, Until it Was no More », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 28 décembre 2009, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6100> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6100>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until it Was no More*

Andreï Kozovoï

---

## RÉFÉRENCE

Alexei YURCHAK, ***Everything Was Forever, Until it Was no More. The Last Soviet Generation***. Princeton-Oxford : Princeton University Press, 2006, 331 p.

- 1 Professeur associé d'anthropologie à l'Université de Californie (Berkeley), né en URSS en 1960, Alexei Yurchak s'interroge sur la nature du système soviétique tardif et le mode de vie paradoxal qu'il consacrait. Cet ouvrage, qui a reçu en 2007 plusieurs prix, dont celui de l'American Association for the Advancement of Slavic Studies, traite avant tout d'un paradoxe : celui de la fin de l'URSS, de son caractère à la fois imprévu et anticipé – si l'on en juge par les témoignages des Soviétiques. L'auteur étudie la période qui va du milieu des années 1950 aux années 1980, quand l'impression d'un régime immuable prévaut chez les Soviétiques de la « dernière génération », nés entre la fin des années 1950 et le début des années 1970.
- 2 L'originalité du travail de Yurchak, au carrefour de la sociologie, de l'histoire, de la linguistique et de la sémiologie, réside avant tout dans sa tentative de rompre avec des grilles de lecture convenues, binaires, du fait social soviétique (culture/contre-culture, vérité/mensonge, public/privé, etc.). L'auteur propose une grille de lecture complexe et cherche à rendre compte du socialisme réel tel qu'il fut, où coercition, aliénation et peur se mêlaient aux idéaux communistes, à l'éthique communautaire et à la créativité, sans oublier la foi dans l'avenir. Pour ce faire, l'anthropologue se base essentiellement sur les travaux des linguistes Mihail Bahtin et John Austin, qui voient dans les discours et les formes de la connaissance des produits sans cesse réinterprétés, et non des produits fixés une fois pour toutes et qui reflètent la connaissance d'un individu. Il recourt également au « paradoxe de Lefort », paradoxe fondateur qui pose l'irréconciliable contradiction de l'objectif proclamé d'une culture totalement libre et de sa soumission entière au parti.

- 3 Dans un premier temps (chapitres I et II), Yurchak met en évidence « un tournant performatif », opéré dans les années 1950-1960, où l'action d'un individu (aspect performatif du discours) l'emporte sur son opinion (aspect constatif), – en un mot, la forme prime sur le fond. Ainsi, l'action de voter compte plus que l'opinion que l'on en a (rejet ou acceptation). Or, à l'inverse d'une idée communément répandue, cette action, loin de se vider de tout sens, rend à l'individu sa liberté, ouvre des perspectives nouvelles, insoupçonnées, même et surtout dans un contexte largement institutionnalisé (et totalitaire). Yurchak replace la période du socialisme soviétique tardif dans son contexte historique. Il montre comment, au début des années 1950, les discours soviétiques se fixent et deviennent standardisés. Cette *hypernormalisation* du langage (et globalement de la sphère officielle) s'opère essentiellement après la disparition (physique) de la référence ultime en matière de discours – Stalin. Afin d'éviter que toute innovation ne soit considérée comme une déviance, l'édition des discours des membres du parti se fait de plus en plus uniforme ; l'objectif est de produire des textes, des images et des rituels inattaquables, où aucun écart à la norme ne puisse être constaté.
- 4 Dans les chapitres III à V, Yurchak se penche sur les pratiques, les contextes, les milieux culturels producteurs d'idéologie et les significations qui émergent de la réinterprétation des discours d'autorité. La reproduction performative de ces discours *hypernormalisés* rend possible l'avènement de significations, d'identités et de sociabilités nouvelles étudié par Yurchak à partir de plusieurs exemples de membres du Komsomol, du moins de ses échelons inférieurs : l'auteur montre comment les jeunes communistes arrivent à remplir leurs fonctions officielles (les nombreuses « tâches »), sans pour autant devenir de simples reproducteurs de pratiques et de discours, mais en y greffant des éléments de la « vie normale » que les discours des autorités n'avaient pas prévus. À l'opposé des stratégies des dissidents qui rompent avec le modèle communiste, les membres du Komsomol « déterritorialisent » les pratiques et les discours officiels, au sens où ils les reproduisent tout en les recréant. Les discours, les réunions, les parades sont autant d'occasions de créer des sociabilités (l'auteur évoque le concept de *svoj* [« les nôtres »] qui naît de ces discours et pratiques) et n'empêchent en rien de mener « une vie normale ». En étudiant plusieurs milieux de Leningrad, institutionnels (le Palais des pionniers) ou spontanés (le Cercle archéologique, le café Saïgon, etc.), Yurchak conclut que cette « émigration intérieure », caractérisée par le fait de vivre « en dehors » (*vne*, ce qui ne signifie pas être en opposition mais être indifférent au caractère vrai ou faux des discours), est finalement une norme du système du socialisme tardif, non une exception. Ces milieux et ces pratiques forment une partie du système à la mutation duquel ils participent.
- 5 Cette analyse de la « déterritorialisation interne » se clôt par l'étude d'un monde imaginaire basé et permis par le projet socialiste qui fut le plus abouti – « l'Occident imaginaire » (chapitre V). Semblable à la « Zone » dans *Stalker* de Tarkovskij, évoqué dans le roman *Génération P* de Viktor Pelevin, cet espace à la fois interne et externe à la réalité soviétique émerge d'une ambivalence originelle entre une « bonne » et une « mauvaise » culture internationale, cultivée dans les médias après 1945. Loin d'être une manifestation du consumérisme et du matérialisme de la jeunesse soviétique, la circulation des symboles culturels et des formes imaginatives inspirées par l'Occident ne constitue pas, selon Yurchak, une négation de l'hégémonie culturelle soviétique, mais appartient de plein droit à la vision de la culture socialiste qu'a l'État soviétique (et ce, en dépit de ses attaques contre ces manifestations) : les symboles de l'Occident aussi sont

détournés, vidés de leur sens initial, en un mot : déterritorialisés, avant d'être réintégrés dans les valeurs, les idéaux et la rhétorique communistes (chapitre VI). En résulte une *hétéroglossie* (Bahtin), que le pouvoir diagnostique comme une forme d'apolitisme ou d'opposition au régime, et qui se manifeste dans un mélange d'ironie, d'absurde et d'humour noir, visible dans la culture des *mit'ki*, le *stëb*<sup>1</sup> et les *anekdoty* (chapitre VII).

- 6 Le mérite principal du travail de Yurchak, extrêmement clair dans son développement, réside plus dans une tentative de reconceptualisation d'anciens schémas heuristiques que dans l'apport de nouvelles connaissances. Certes, l'histoire du rock et de ses supports en URSS, décrits dans le chapitre VI, est désormais bien connue, mais la signification qu'il en donne est novatrice. Si l'ouvrage comporte plusieurs lacunes mineures – absence regrettable d'une étude sur l'influence de l'émission télévisée humoristique *KVN* dans la production de nouveaux discours par les jeunes, mauvaise traduction des légendes de plusieurs caricatures de *Krokodil* (p. 174 et 199) –, plus grave est le caractère biaisé du corpus, donné pourtant comme globalisant. La « dernière génération » de l'anthropologue est une génération exclusivement urbaine, sans traits distinctifs d'ordre socioéconomique, et essentiellement basée à Leningrad. Quid de la question de la reproduction, de l'assimilation ou du détournement des discours officiels par les jeunes ? Qu'en est-il de la question annexe des « centres d'impulsion » des grandes villes (domaine de la géographie culturelle) ? Le choix des sources est non moins problématique : quand elles évoquent les opinions des jeunes, elles sont toutes d'ordre personnel (correspondance, interviews...). Or les archives soviétiques (on pense en particulier aux archives du Komsomol de Moscou) recèlent des fonds épistolaires considérables où les jeunes pionniers ou membres du Komsomol évoquent leurs difficultés quotidiennes, réagissent aux campagnes de propagande antioccidentales évoquées par Yurchak. Au-delà de la possibilité d'observer la manière dont les discours officiels sont appropriés par les lecteurs des périodiques, ces sources permettent en particulier de noter qu'une certaine frange de la population, bien que minoritaire, est sensible à l'évolution politique du monde dans lequel elle vit, admet la pertinence des questions d'ordre idéologique, et propose des solutions à la hiérarchie du Komsomol. De fait, si Yurchak décrit bien les contradictions internes du système soviétique, il semble également sous-estimer sa capacité à récupérer les nouvelles formes de culture de la jeunesse. Le montrent bien de nombreux exemples de cinéma d'action et de musiques, dont la forme emprunte clairement aux modèles occidentaux qui apparaissent et se développent dans les années 1982-1988, sans que l'avènement de Gorbačev marque pour autant une rupture.
- 7 Surtout, l'œuvre de Yurchak est avant tout celle d'un anthropologue et non d'un historien. Il passe entièrement sous silence les oscillations du contexte politique national et international, dont les Soviétiques sont bel et bien conscients, pour présenter un tableau où seule compte la longue durée. Ainsi, l'extrait d'un article de *Literaturnaja gazeta* de 1956 qui vante les mérites de l'industrie de luxe parisienne (p. 169) ne tient absolument pas compte d'un contexte de première détente (appelée alors « coexistence pacifique »), qui autorise ce genre de discours. Or il le place sur le même plan que d'autres exemples tirés de la presse officielle, appartenant à des périodes où le contexte est totalement différent...

---

## NOTES

1. *Mit'ki* : pluriel de « *mit'ek* », groupe d'artistes apparu à Leningrad au début des années 1980, qui revendique son exclusion de la vie publique, survit de petits boulots, peint et boit beaucoup (p. 238-243) ; *stëb* : ironie pratiquée par les *mit'ki* et d'autres groupes, différente du sarcasme, du cynisme, de la dérision, etc., impliquant une identification totale avec l'objet de l'ironie (slogan, discours, etc.) et en même temps sa décontextualisation, provoquant un effet absurde inattendu (p. 249-254).